Le diamant a Madagascar,

par M. Henri Rimbault.

M. le Pr Lacroix, dans son ouvrage sur « la Minéralogie de Madagascar », tome I, page 151, a écrit :

« Il n'existe à Madagascar aucun gisement certain de diamant.

« La présomption la plus sérieuse de son existence paraît être la « suivante. Il y a de nombreuses années, un prospecteur, M. Stapoundzi, exploitant les alluvions aurifères de la Rienana, affluent « de la Matitanana, reçut d'un de ses ouvriers indigènes quelques « petites pierres incolores qui étaient, dit-on, du diamant. Elles « furent envoyées à Paris, mais je n'ai pu retrouver leur trace. Ce « prospecteur, convaincu de la réalité de cette découverte, a fait « de longues recherches pour retrouver de nouvelles pierres ; ses « efforts sont restés sans succès ; sa bonne foi est prouvée par ce fait « qu'il y a épuisé toutes ses ressources. Jusqu'à nouvel ordre, il est « donc nécessaire de n'enregistrer ce fait que sous les plus expresses « réserves. »

Cet exposé n'a pas manqué de me passionner. Aussi, ai-je eu soin, au cours de mes nombreux séjours dans la Grande Ile, de m'enquérir des renseignements les plus minutieux pour élucider cette légende du diamant de Stapoundzi. Mes efforts furent couronnés de succès, puisque je fus assez heureux pour rapporter à Paris le principal échantillon.

Toutefois, il convient d'exposer ici ce qu'était la personnalité de Stapoundzi et comment, à Madagascar, il s'est trouvé en possession de quatre petits diamants, sans jamais avoir quitté le sol malgache.

Aristide Stapoundzi, citoyen grec, est venu à Madagascar en 1894, en qualité d'engagé volontaire dans la Légion Étrangère. Il a fait ainsi toute la campagne de Madagascar et s'y est définitivement fixé. Quelques années plus tard, il obtint sa naturalisation en qualité de citoyen français. Tour à tour colon, planteur, commerçant, distillateur de parfums, marchand de porcs, fabricant de saindoux, Stapoundzi ne fut jamais prospecteur. A ce point de vue, il n'avait aucune compétence et ne possédait que fort peu d'instruction. Stapoundzi se bornait simplement et accessoirement à acheter aux prospecteurs indigènes les divers produits de leurs recherches, sans d'ailleurs se livrer à aucun contrôle. C'est

ainsi qu'un jour un prospecteur indigène lui remit quatre cristaux jaunâtres, en lui disant qu'il les avait découverts à Sandranapana au lieu dit Vohimirafy et à 100 mètres de la rivière Sandranapana, dans la circonscription de Fort-Carnot, sud-est de Madagascar.

Stapoundzi, profondément indigénophile, vivant presque dans le milieu indigène, se trouvait très porté à ajouter foi aux récits fantaisistes et souvent mensongers qui sont propres à la race malgache. C'est ainsi que cet homme, pendant près de vingt ans, a vécu d'illusions et a essayé de faire croire à l'existence de gisements diamantifères à Madagascar. Cependant, ses efforts personnels restèrent toujours insignifiants et ne lui rapportèrent jamais que des déboires. Après lui et sur les instances d'Aristide Stapoundzi survint un M. Berger, agent d'un grand magasin de nouveautés de Paris, qui hasarda en vaines recherches un capital d'environ 100.000 francs-or.

Malgré toutes ces tentatives infructueuses, Aristide Stapoundzi n'en persista pas moins dans sa croyance en l'existence d'un filon diamantifère dans la région du mont Vohimirafy. Cette chimère s'atténua dans les premiers mois de l'année 1928. A cette époque, parut dans un organe colonial, sous la signature d'un député colonial, un long article mettant en garde les nouveaux coloniaux contre de cruelles surprises. Cet article documentaire plaçait Stapoundzi dans la position d'un imposteur. Blessé dans son orgueil, Aristide Stapoundzi vint me trouver pour me prier de lui rédiger une réponse. Sans connaître personnellement l'auteur de l'article incriminé, je partageais entièrement sa manière de voir et je n'hésitai pas à faire connaître amicalement mon sentiment à Stapoundzi. C'est à ce moment-là qu'ayant enfin compris toutes ses erreurs passées, Stapoundzi me présenta les quatre échantillons de diamant qu'il avait reçus jadis d'un prospecteur indigène de mauvais aloi; c'est à ce moment-là aussi qu'il me pria d'accepter le plus intéressant pour l'emporter à Paris où il n'avait jamais été envoyé. J'acquiesçai à son désir, me réservant tout examen ultérieur [1]. Quelques semaines plus tard, Aristide Stapoundzi mourut à Fianarantsoa et, selon le désir qu'il en avait exprimé, il fut inhumé à côté de son domestique indigène, au sein d'un domaine forestier lui appartenant et qui aujourd'hui est la proie de divers créanciers.

Ainsi s'est éteinte la légende du diamant Stapoundzi à Madagascar.

[1] A l'époque dont il s'agit, Aristide STAPOUNDZI entendait ne confier son échantillon qu'à titre de simple examen et à charge de restitution. Par la suite, les 15 avril 1929 et 23 juillet 1930, je suis intervenu auprès de la succession STAPOUNDZI pour réaliser l'acquisition de ce diamant.

*
* *

L'échantillon de diamant brut reçu des mains de Stapoundzi présente une forme rhomboïdale à faces très arrondies, d'un poids net de 1 carat 95; sa teinte est jaunâtre et son éclat très vif.

Cet échantillon soumis à l'examen scrupuleux des experts lapidaires de Paris permet de dire que son poids brut de 1 carat 95 se trouverait réduit à $0^c,70$ ou $0^c,75$ après taille.

Cet échantillon soumis également à l'examen des experts diamantaires les plus qualifiés de la place de Paris autorise à déclarer en toute netteté qu'il est d'origine du Cap Sud-Africain.

En conséquence, l'auteur de la présente note déclare que l'échantillon de diamant brut qu'il offre au Muséum National est bien le diamant Stapoundzi dont il est question dans l'ouvrage « La Minéralogie de Madagascar », tome I, page 151;

Que ce diamant a bien été remis par un indigène de Madagascar à Aristide Stapoundzi et confié par ce dernier au soussigné;

Que l'origine malgache de ce diamant ne saurait, en aucune manière, être prise en considération, attendu qu'aucune trace quelconque n'a pu être découverte à Madagascar et que tous les experts consultés sont unanimes à reconnaître à ce diamant toutes les caractéristiques des diamants du Cap.

Il est donc permis de conclure que si Madagascar est le pays des béryls et des tourmalines, la Grande Ile n'est certainement pas le pays du diamant.

Le Gérant,
J. Caroujat.

TOURS. — IMPRIMERIE RENÉ ET PAUL DESLIS, 6, RUE GAMBETTA. — 19-3-1931.